

Pas mon bouddhisme tibétain

Mark Hay, Aeon/traduction et adaptation: Raphaël Zbinden

Derrière l'image d'Epinal du bouddhisme tibétain, existe une réalité plus sombre, plus complexe. Mais les Occidentaux veulent-ils vraiment la voir?

Le bouddhisme tibétain, dans la culture populaire américaine, c'est le visage du Dalaï Lama, arborant un large sourire sur la couverture d'un livre, dans la librairie du coin. C'est un moine en robe bordeaux, calmement assis avec un casque de capteurs électroniques sur la tête, alors que des chercheurs scrutent son cerveau afin de découvrir quel rôle joue la méditation dans sa sérénité hors norme. C'est cette scène exagérée du film *Sept ans au Tibet* (1997), dans laquelle Brad Pitt tente de construire un cinéma pour le jeune Dalaï Lama, à Lhassa, dans les années 1940. Lorsqu'il réalise que les ouvriers de son équipe locale ont tant de respect envers la vie et d'irréductible patience, qu'ils s'efforcent de ne pas blesser les vers de terre en creusant des fosses.

Aussi de la place pour la violence

Le bouddhisme tibétain est, dans la culture populaire des Etats-Unis, une sorte tradition spirituelle affable et monolithique construite sur la base d'une sagesse simple, d'une sérénité aimante et d'une non-violence inébranlable. Cette croyance en un bouddhisme tibétain non-complexe, compatissant et progressiste poussent les médias occidentaux à présenter, en toute sincérité, ses membres comme de sympathiques victimes.

Mais aussi généralisés que soient ces stéréotypes, la vision américaine du bouddhisme tibétain est, au bas mot, à côté de la plaque.

Bien sûr, la compassion est une valeur centrale de cette religion. Mais il y a également de la place pour la violence. Des contes médiévaux tibétains racontent comment des enseignants brisaient les os de leurs étudiants, avant de les guérir de façon magique, afin de leur apporter la clairvoyance. Ces contes parlent aussi de moines assassinant des rois corrompus pour sauver le bouddhisme au Tibet. L'histoire moderne nous rapporte d'autres récits, souvent ignorés en Occident, concernant l'insurrection violente menée par des bouddhistes tibétains, soutenus par la CIA, contre l'occupation chinoise, des années 1950 aux années 1970. Une unité composée uniquement de réfugiés tibétains avait également été formée en Inde pour combattre les Chinois dans une guerre, en 1962.

Le vrai sens du mandala

Le bouddhisme tibétain est riche en pratiques tantriques. Un phénomène loin d'être anodin et très difficile à cerner, fait de techniques et de concepts ésotériques destinés à catapulter les personnes en quête spirituelle directement vers l'illumination dans cette vie, afin d'aider au mieux leur prochain. Il est difficile de décrire de façon succincte les diverses traditions et sous-traditions tantriques, parce que chacune contient toute une panoplie de doctrines et de pratiques. Certaines sont en outre délibérément dissimulées par les moines aux audiences profanes, par crainte qu'elles puissent être mal utilisées ou mal comprises par les non-initiés.

La tradition ésotérique sans doute la plus connue en Occident est l'initiation Kalachakra. Dans cette forme de cérémonie, le Dalaï Lama ou d'autres moines de haut rang construisent lentement des mandalas beaux et complexes, en sables colorés, pour finalement les balayer. Les profanes occidentaux voient habituellement ce rituel comme une simple forme d'art sacré associé à une leçon sur l'impermanence de toute chose. Mais la construction de mandalas fait partie d'une démarche rituelle plus large destinée à préparer les jeunes acolytes à la transformation spirituelle. En résumant

drastiquement la chose, le mandala devient une représentation et un portail vers la demeure et l'esprit d'une divinité illuminée, à travers lesquels le moine peut voyager mentalement et se relier, d'une perspective élevée, à l'ensemble de la pensée bouddhiste. Le mandala est censé être si chargé en magie que sa dissolution répand dans le monde ses bienfaits spirituels.

Septième ciel obscur

Beaucoup d'autres pratiques tantriques paraissent tout aussi opaques et magiques aux observateurs externes. Mais, du moment qu'elles traitent de la compassion et de la méditation, elles restent quelque part compréhensibles dans la conscience populaire en Occident.

Or, certaines traditions tantriques exploitent des émotions malsaines, telles que la haine, l'orgueil ou le désir pour alimenter la quête spirituelle. Les pratiques dites karmamudra en sont des exemples. Le praticien spirituel, parfois un moine, parfois non, se sert des relations sexuelles pour progresser vers l'illumination. Le sexe est contrôlé de façon rituelle. Il est destiné à aider la personne à intégrer l'esprit d'êtres illuminés. Mais les détails de fonctionnement de ces rituels sont incroyablement obscurs pour les personnes n'appartenant pas à la tradition. Et il existe un vif débat au sein des milieux bouddhistes tibétains pour savoir quand, ou même si, ces pratiques doivent être utilisées. La possibilité de leur transmission à des profanes est également controversée. Il est facile de concevoir comment ces traditions peuvent être déformées, par exemple, de la part de quelqu'un qui transformerait cette pratique spiritualo-sexuelle en une forme de coercition, faisant passer des désirs charnels pour des pratiques sacrées et les imposant à des personnes qui n'auraient autrement pas été consentantes.

Le Dalaï Lama n'est pas le pape des bouddhistes

La diversité des pratiques et leurs perceptions démontrent que, contrairement aux conceptions populaires occidentales, le bouddhisme tibétain est tout sauf monolithique. Le Dalaï Lama n'est pas le pape de tous les bouddhistes tibétains, comme beaucoup le croient, mais le dirigeant de l'une des quatre grandes écoles, celle de Gelugpa. Le Dalaï Lama actuel est avant tout un leader très connu qui, par son charisme, a réuni une grande variété de bouddhistes tibétains dans le même mouvement. Aujourd'hui, il plaide pour la coopération entre les divers courants du bouddhisme tibétain. Mais jusque dans les années 1970, il ne tenait compte que de la vénération de l'esprit protecteur Gelug, censé punir toute personne qui polluerait l'école avec des enseignements d'autres traditions.

Il est compréhensible que les Américains ne connaissent pas toutes les nuances des traditions religieuses tibétaines. Après tout, la plupart des moines ont besoin de toute une vie d'éducation et de pratique rigoureuses pour saisir ne serait-ce que quelques éléments de l'ensemble. Mais l'écart entre la réalité et l'image plate et rose que nous avons du bouddhisme tibétain est énorme.

Faux nihilisme

Cet écart est le résultat de l'état d'esprit dans lequel étaient les Américains lorsqu'il entrèrent pour la première fois en contact avec le bouddhisme tibétain, et la façon dont, en retour, les Tibétains ont réagi au regard américain.

Le bouddhisme a placé une tête de pont aux Etats-Unis durant la première moitié du XIXe siècle, quand les immigrants chinois sont arrivés sur la Côte Ouest. Ces communautés sont restées très isolées au sein d'une nation qui les considérait largement comme racialement inférieures. Leur étrange religion d'offrandes rituelles et de chants contribuait à les rendre bizarres aux yeux des autres et à les ostraciser. Quand les Américains et les autres Occidentaux ont noué des contacts avec le bouddhisme à cette époque - il s'agissait généralement de missionnaires chrétiens en Asie - ils

avaient tendance à s'éloigner de ces milieux en en gardant une image négative. Ils interprétaient ces doctrines de 'vacuité' et de 'non-attachement' comme un nihilisme niant l'existence. Ces termes se réfèrent en fait à l'idée que rien n'a de signification stable ou inhérente, mais que tout est interdépendant et en flux constant. Alors, plutôt que de s'accrocher à des visions du monde fixes, et flirter ainsi avec la souffrance, nous devrions accepter le flux. Les observateurs occidentaux ont souvent déformé la chose en considérant que rien n'avait en somme de sens et que nous devrions être indifférents à tout. Les bouddhistes doivent encore de nos jours combattre cette mauvaise compréhension de ces notions.

Jésus et Bouddha

Tout cela a changé dans la seconde moitié du XIXe siècle, quand les universitaires occidentaux ont commencé à étudier des textes nouvellement accessibles de l'Inde, où le bouddhisme n'était plus une tradition réellement vécue. "Ces textes ne sont souvent pas des guides fiables pour comprendre les bouddhistes d'aujourd'hui", disait notamment Donald S Lopez Jr, un spécialiste du bouddhisme à l'Université du Michigan, qui a écrit de nombreux ouvrages sur l'histoire de cette religion. De même, une sélection aléatoire de passages bibliques ne serait pas un guide fiable pour comprendre le christianisme tel qu'il est vécu, pratiqué et interprété dans le monde moderne.

Des intellectuels occidentaux se mirent néanmoins à produire une série de publications hautement problématiques sur le bouddhisme. L'orientaliste britannique Sir Edwin Arnold écrivit *The Light of Asia* (La lumière de l'Asie) en 1879. Il s'agissait d'un poème racontant la vie du Bouddha. Mais en l'écrivant, Sir Edwin Arnold se serait inspiré de sources multiples, mélangeant des récits de différentes traditions bouddhistes. Il se serait également servi d'artifices poétiques pour dresser des parallèles entre Jésus et le Bouddha, entre le bouddhisme et sa propre spiritualité basée sur le christianisme, ainsi que ses propres intérêts scientifiques. Le résultat en a été une biographie filtrée à travers les valeurs individuelles de l'orientaliste. L'ouvrage est toujours beaucoup consulté. Il a été dans le passé, pour les intellectuels britanniques, une référence commune et séduisante par sa nouveauté. Il a été l'un des premiers livres sur le bouddhisme en anglais à être lu à grande échelle.

Un bouddhisme coupé de ses racines

Henry Steel Olcott, un théosophe de la première époque, était parti en Inde pour trouver des preuves du pouvoir des auras, de l'hypnose et d'autres éléments occultes en vogue à l'époque. Il écrivit en 1881 *The Buddhist Catechism*, sur la base d'anciens textes bouddhistes trouvés sur place. Il y décrit le bouddhisme comme une démarche profondément moderne, un effort rationaliste pour fusionner le monde spirituel et scientifique. Il considérait le ritualisme, les dogmes et la hiérarchie monastique constituant le bouddhisme actuel comme inutiles. Henry Olcott estimait que ces aspects religieux étaient des 'coquilles vides' culturelles, issues de générations de mauvaise compréhension et de distorsion du véritable bouddhisme des origines.

Paul Carus, un immigré allemand aux Etats-Unis, a réalisé un assemblage de traductions de textes bouddhistes dans un ouvrage intitulé *The Gospel of Buddha* (L'Evangile de Bouddha) (1894). Il présentait cela comme un reflet cohérent et fidèle de la philosophie bouddhique. Cependant, lui aussi était principalement intéressé à se servir du bouddhisme pour avancer sa vision d'une spiritualité scientifique. Il avait la méchante habitude d'omettre les textes qui n'entraient pas dans cette vision, ou d'écrire lui-même de nouveaux chapitres entiers sur la base de ses propres interprétations d'un ou deux passages des documents. Tout cela sans en avertir le lecteur.

Ces auteurs, et d'autres du même genre, ont fondamentalement changé la façon dont leurs contemporains voyaient le bouddhisme, repoussant l'idée qu'il s'agissait d'un culte mystique bizarre

ou d'une religion nihiliste que l'on pouvait ignorer. Ils ont aussi posé les fondations des perceptions que nous avons aujourd'hui: une philosophie et un mode de vie ouverts de façon égale à tous, fondés sur une recherche rationnelle et sur la compassion, avec une pointe de méditation. Et tant pis pour la garniture du karma, du nirvana des renaissances, des cosmologies complexes, des rituels, des ordres monastiques ou des hiérarchies de pouvoir basées sur le niveau de réalisation spirituelle officielle que l'on trouve dans les sociétés traditionnelles. En mettant de côté ces aspects de la religion, les premiers chantres occidentaux du bouddhisme l'ont séparé de son contexte culturel et historique.

Bouddhisme à l'américaine

Ces types d'interprétations ont été intégrés également dans les nations historiquement bouddhistes. Des intellectuels bouddhistes locaux ont validé ces écrits sur leur religion. Ils voyaient semble-t-il principalement cela comme un moyen d'ériger le bouddhisme contre les colonialistes, les chrétiens, les modernistes et tous ceux qui affirmaient implicitement ou explicitement, qu'il s'agissait d'une tradition primitive dont il fallait se débarrasser. Le livre *Presenting Japanese Buddhism to the West* (2003), de Judith Snodgrass, une universitaire spécialiste de l'Asie à l'Université de Sydney, contient un chapitre fascinant sur l'invitation faite par des intellectuels bouddhistes japonais à Henry Steel Olcott. Ils avaient organisé une tournée dans le pays où il était présenté comme un défenseur blanc et occidental de leur religion. Mais ces mêmes intellectuels se moquaient en même temps de lui en secret, le considérant comme un stupide novice ayant la prétention de leur enseigner des choses sur leurs propres traditions.

Malgré le mépris des dignitaires de la vieille école, des universitaires asiatiques ont effectivement adopté l'interprétation occidentale du bouddhisme. Cela a influencé notamment Daisetz Teitaro Suzuki, un jeune intellectuel japonais qui pratiquait une forme de Zen traditionnel, rituel et hiérarchique. Il était tombé amoureux du travail de Paul Carus et était venu aux Etats-Unis dans les années 1890 afin de travailler pour lui. Après cela, Daisetz Suzuki est rentré au Japon, où il a passé la plus grande partie des premières années du XXe siècle à enseigner un Zen psychologique et dépouillé, influencé par Paul Carus et ses adeptes.

Mais le Japonais a maintenu des contacts avec l'Occident. Dans les années 1950, il a entrepris une tournée de conférences aux Etats-Unis, où il a tapé dans l'œil des Beatniks et autres types de contre-cultures, qui sont tombés amoureux de cette spiritualité pratique et personnellement accessible. Ce processus de dissémination, dans lequel les visions occidentales du bouddhisme ont été reprises par les cultures bouddhistes et ensuite relayées en Occident, s'est répété de multiples fois.

Une religion déformée?

Aujourd'hui, la plupart des Occidentaux qui s'engagent dans le bouddhisme sont imprégnés de cette idée d'un bouddhisme réduit à l'essentiel, originellement reconstruit en Occident, se concentrant sur une pleine conscience personnelle accessible à tous. Tout cela en laissant de côté les autres aspects spirituels.

Les débats font rage sur le sens à donner à cette situation. Pour certains, il est positif pour la religion de s'adapter aux nouveaux contextes. D'autres estiment que cette variation occidentale du bouddhisme l'a dépouillé de composants vitaux, tels qu'une compréhension profonde de la réincarnation ou de la valeur de l'institution monastique en tant que plateforme pour encourager le chemin vers l'illumination. Ainsi, selon certains arguments, nous avons permis l'utilisation des outils du bouddhisme pour renforcer les structures qui mènent à la souffrance. Par exemple, des pratiques de méditation de pleine conscience, basée sur le bouddhisme, sont utilisées pour apprendre à des

employés insatisfaits des entreprises ou institutions à prendre sur eux et à continuer d'être productifs.

Lamaïstes au pilori

Que l'on soit d'accord ou non avec ces critiques, il est certain que ce bouddhisme moderne et occidental tend à éclipser les communautés bouddhistes traditionnelles qui prospèrent aux Etats-Unis et ailleurs. Wendy Cadge, sociologue à l'Université Brandeis du Massachussets, souligne que les temples accueillant à la fois les communautés traditionnelles et nouvelles proposent souvent des services parallèles et entièrement séparés pour chacune d'elles, avec peu d'interactions. Elle mentionne des cas de retraites de méditation thaïe pour bouddhistes occidentaux où les bouddhistes traditionnels se montraient occasionnellement et pratiquaient selon leur habitude. Cela avait amené les Occidentaux à se plaindre que leur expérience bouddhiste authentique avait été gâchée.

Des Occidentaux ayant fait connaissance avec le bouddhisme tibétain à la fin du XIXe siècle le décrivaient comme "l'opposé" de la véritable religion telle qu'il l'avait rencontrée. Avec ces inexplicables rituels magiques destinés à "contrôler l'énergie" et à changer le monde, avec ces hiérarchies monastiques et sa large collection de dieux vivants, le bouddhisme tibétain leur semblait une tradition spécialement corrompue. A tel point qu'il ne pouvait plus être appelé "bouddhisme". Ils l'ont ainsi désigné comme du "lamaïsme", une référence aux lamas, des enseignants tibétains que les observateurs occidentaux voyaient comme un clergé éloigné et hostile, exigeant une obéissance sans faille des adeptes.

Bouddhisme hermétique

Le Tibet avait une mystique bien à lui. Sa séparation physique et politique de la plus grande partie du monde lui permit de développer des fantasmes d'utopie mystique non influencée par les errements de la société moderne.

Quand le Tibet est tombé aux mains de la Chine communiste, en 1950, beaucoup ont fait l'apologie de cette utopie imaginaire. Et quand le Dalaï Lama s'est exilé avec une masse d'autres bouddhistes, en 1959, une vague d'intérêt a été suscitée. "Les Beatles parlent de lui et il existe déjà autour du Dalaï Lama un engouement typique des années 1960, avant même qu'il n'intervienne dans la sphère publique et ne se rende en Amérique", a souligné Donald S Lopez Jr.

Lentement, les bouddhistes tibétains se sont intégrés en Occident. Mais ils étaient différents des bouddhistes qui avaient attiré l'attention du public avant eux. Au lieu d'arriver en groupes dispersés ou un par un, ils sont venus avec toute leur hiérarchie intacte. Les enseignants expérimentés et leurs élèves ont quitté leur patrie ensemble et ont continué à insister sur l'importance des rituels quotidiens et des traditions ésotériques telles que les rites tantriques. Le premier livre du Dalaï Lama s'appelait *The Opening of the Wisdom Eye* (Ouvrir l'œil de la nouvelle conscience), écrit en 1963, alors qu'il était en exil.

Il s'agissait d'un ouvrage de rhétorique bouddhiste très traditionnelle, disséquant et débattant des diverses écoles de pensée religieuses, qui ne faisait aucun clin d'œil au lectorat occidentaliste. Dans le contexte d'une guerre totale, dans le Tibet sous contrôle chinois, contre leur religion et leur culture, le but premier de la plupart des réfugiés était de maintenir l'intégrité de leur forme unique de bouddhisme, et d'éviter de le mélanger avec les perceptions de ce dernier communément répandues dans les nouveaux pays hôtes.

Démystifier la civilisation tibétaine

Mais bien que le bouddhisme tibétain aux Etats-Unis conserve beaucoup d'éléments défiant les conceptions occidentales, le Dalaï Lama – la voix clé du bouddhisme tibétain en Occident – n'a jamais tenté de détruire ces conceptions. La première fois qu'il est venu aux Etats-Unis, en 1979, il a donné un petit nombre de conférences subtilement ésotériques sur les détails de sa religion. Et ça a fait un bide. Pour sa seconde venue, en 1987, il a changé de vitesse pour se concentrer sur l'activisme politique en faveur de l'autonomie du Tibet à travers la résistance non-violente basée sur la croyance bouddhiste. Son rôle était de démystifier la civilisation bouddhiste tibétaine qu'il essayait de protéger, et de créer un courant de sympathie pour cette dernière. Il l'a fait en se concentrant sur ses aspects les plus universalisables et, pour nous, compréhensibles. Il décrit le bouddhisme tibétain comme l'un des chemins parmi beaucoup d'autres permettant de vivre de façon éthique et d'atteindre des vérités de base. Il encourage ainsi les personnes à conserver leur foi première plutôt qu'à se convertir.

"Lorsqu'il s'adresse à des publics occidentaux, il minimise souvent l'importance des éléments rituels, cosmologiques et métaphysiques", a relevé David McMahan, un spécialiste de tout premier plan du modernisme bouddhiste au Collège Franklin and Marshall de Pennsylvanie. "Il centre son discours sur la bonté, la responsabilité universelle et, depuis quelques temps, sur l'éthique laïque". Cette façon de faire passer le message provoque moins de résistance face aux conceptions bienveillantes déjà implantées en Occident.

Le prix d'admission en Occident

D'autres leaders bouddhistes ont néanmoins enseigné un bouddhisme tibétain "complet" avec une interprétation occidentale. Chögyam Trungpa, qui est arrivé aux Etats-Unis quelques années avant le Dalaï Lama, a fusionné sa forme traditionnelle de bouddhisme, y compris les pratiques tantriques, avec les idées de la culture populaire occidentale, telles que la recherche du bien être psychologique. Il a déplacé les concepts bouddhistes du désir et de la souffrance dans le cadre occidental de l'ego et de la névrose. D'autres maîtres tibétains en Occident ont transformé leur panthéon de divinités, qui ont pu symboliser des états internes ou pour beaucoup de véritables créatures, en substitut de forces psychologiques telles que l'avidité ou le concept freudien du 'ça'. Un déplacement que David McMahan appelle "le prix d'admission en Occident".

Le mythe utopique du Tibet

En résumé, il est possible de traiter de la complexité du bouddhisme tibétain dans son entier aux Etats-Unis. Les bouddhistes tibétains habitent près de nous, ils font ce qu'ils ont toujours fait, et ils sont souvent désireux d'en parler de façon tout à fait honnête.

Mais il est aussi tentant de prendre la large rhétorique du Dalaï Lama, les enseignements des Tibétains qui s'accommodent des tournures d'esprit occidentales, et d'emballer le tout dans la vision commune globale des Américains sur le bouddhisme, selon laquelle il est un mode de vie inoffensif et rationnel. Ajoutons à cela le mythe utopique du Tibet, la victimisation bienveillante suite à l'invasion chinoise et la croyance largement répandue que les rituels sont juste des garnitures culturelles exotiques autour d'un simple noyau de sagesse, et vous obtenez la vision simpliste et générale du bouddhisme tibétain: une tradition monolithique de moines souriants et pacifiques qui nous disent comment, dans les grandes lignes, vivre une bonne vie. Cette vision idéaliste rend possible une large mobilisation en faveur du Tibet, ce que recherchent les leaders tels que le Dalaï Lama. Ainsi, les Américains qui s'engagent dans le bouddhisme tibétain peuvent le faire selon leur propre mode- formant ainsi une tradition américano-bouddhiste parallèle.

Comprendre la violence bouddhiste

Mais alors où est le mal? Le fait est que certains ne veulent pas être définis par les besoins d'une autre culture. "Des réalisateurs et activistes tibétains ont dit: 'Si vous me piquez, je saigne'", souligne Michael Jerryson, un expert en religions à l'Université d'Etat de Youngstown, dans l'Ohio. "Parce qu'ils réalisent qu'ils ne sont plus perçus comme de vraies personnes. Ils sont vus comme de lumineux, heureux personnages en deux dimensions". Michael Jerryson relie cela à la souffrance qui peut être causée également par les stéréotypes positifs, dont certaines minorités, telles que les sino-Américains, sont victimes aux Etats-Unis.

Et il n'est jamais agréable d'être cette personne qui, en pratiquant sa propre religion traditionnelle, se retrouve en porte-à-faux avec l'idéalisation que peut en avoir un individu extérieur. En 2016, Ben Joffe, un étudiant en anthropologie culturelle à l'Université de Colorado Boulder, m'a fait part de la multiplication des confrontations entre de jeunes Tibétains et des convertis occidentaux. Les premiers accusent souvent les seconds de s'être approprié leur tradition et les seconds accusent les premiers de déformer leurs propres traditions.

Les visions idéalisées peuvent aussi nous empêcher de reconnaître les aspects plus sombres des réalités complexes et d'y réagir de façon appropriée. Par exemple, depuis près de cinq ans, les Occidentaux luttent pour comprendre la violence ethnique commise ou encouragée par des bouddhistes en Birmanie, au Sri Lanka, en Thaïlande et dans d'autres pays. Parce que cela ne cadre pas avec l'image que nous avons du bouddhisme. Ignorant de l'histoire et des justifications théologiques de la violence dans le bouddhisme, nous insistons sur le fait que ces actes sont complètement séparés de la religion. Les personnes qui commettent ces actes ne seraient ainsi pas de vrais bouddhistes, ou pas de bons bouddhistes. Cette vision des choses, estime Michael Jerryson, nous empêche de prendre en compte toute une série de facteurs qui faciliterait la réponse à cette violence.

Gare aux désillusions

Et, dans les prochaines années, il y aura certainement beaucoup de choses auxquelles il faudra répondre et réagir au sein des communautés bouddhistes. Depuis très longtemps, les bouddhistes tibétains, dans et à l'extérieur du Tibet contrôlé par la Chine, ont été exemplaires dans la non-violence, en accord avec la vision occidentale de leur tradition. Principalement parce que le Dalai Lama leur a demandé de se restreindre, et qu'il bénéficie dans ce peuple d'un très profond respect. Mais de nouveaux mouvements sont en train d'émerger, qui interrogent la validité de la voie choisie par le Dalai Lama pour le Tibet. Ces mouvements explorent d'autres formes de résistance, peut-être violentes, qui pourraient nous jeter dans un état de confusion, de la même façon que les autres formes de violence menées par des bouddhistes.

Cela pourrait être un problème pour le Tibet et le bouddhisme, car, comme Michael Jerryson le remarque, les caricatures en deux dimensions ne peuvent pas être approfondies. Au lieu de ça, elles se retournent- dans ce cas, de leur recto aimant et pacifique vers leur verso sinistre et violent, renvoyant aux caricatures du lamaïsme chez les Occidentaux de l'époque. Nous avons déjà vu un tel retournement sur une petite échelle, lorsque des Occidentaux plutôt ignorant des détails du bouddhisme tibétain ont essayé d'entrer dans ses pratiques. Ils connurent une grande désillusion en se confrontant aux rituels, à la hiérarchie et à l'ésotérisme propres à cette religion. Ils ont commencé à dénoncer sur le web le bouddhisme, en des termes anti-lamaïstes. Il est facile pour la propagande chinoise de se saisir de ce genre de critiques désenchantées pour démontrer qu'il leur fallait envahir le Tibet en 1950, parce que cette nation indépendante était une contrée obscure, dominée par une théocratie profondément corrompue.

Voir les nuances

Personne ne peut ou ne devrait attendre de chaque Américain qu'il se mette soudainement à potasser les plus infimes détails du Bardo, le royaume que, selon le bouddhisme tibétain, nous habitons entre une mort et une réincarnation, ou d'autres aspects nuancés de cette religion, en général très nuancée. Cette compréhension nécessite toute une vie de pratique, que peu auront le luxe ou l'envie d'explorer. Mais nous pouvons et devons reconnaître que la façon dont nous représentons le bouddhisme dans la culture populaire, ou dont nous en parlons, est extrêmement déficiente et simpliste. Les représentations que nous avons du bouddhisme proviennent plus des réflexions sur notre propre histoire, culture et besoins que de cette religion elle-même. Nous devrions préfacer nos grandes déclarations à propos d'une religion dans son entier avec quelques mises en garde. Faisant cela, nous ne perdons rien de la culture bouddhiste que nous avons inventée ici en Occident, et nous obtenons une compréhension plus profonde du monde et d'une culture bien au-delà de la nôtre. (cath.ch/aeon/mh/rz)